

DEVENIR ROMAIN AU X^e SIÈCLE : L'INTÉGRATION DES SLAVES ET SA RÉSONNANCE DANS LES ÉCRITS DE L'EMPEREUR CONSTANTIN VII

Louis-Patrick St-Pierre

C'est par son interaction avec l'altérité qu'un groupe est amené à se définir. Cet archétype, qui s'articule à quelques nuances près dans la plupart des sociétés, se reflète également dans la façon dont les Romains d'Orient se considèrent en tant que groupe au Moyen Âge. Parmi les peuples auxquels les Romains doivent faire face, les Slaves constituent un cas particulier. S'étant établis entre les VI^e et VII^e siècles sur un territoire allant de l'actuelle Croatie à la péninsule grecque, ils sont confrontés entre les VIII^e et IX^e siècles à un pouvoir impérial en pleine reconsolidation. À terme, les Slaves en viennent à devenir des sujets romains. Ce processus d'intégration recèle un certain intérêt puisqu'il permet de voir les limites de la romanité et les critères à combler pour les franchir. Cette contribution a pour but d'analyser ces aspects à partir du traitement qu'en fait un empereur du X^e siècle, Constantin VII.

Après le démembrement de l'Empire des Huns au V^e siècle, les peuples nomades réunis sous leur joug se dispersent. C'est le cas, entre autres, des tribus slaves qui migrent vers le sud pour s'installer en Moravie avant de se rapprocher de la frontière danubienne¹. Au VI^e siècle, ces derniers sont connus des Romains en raison des raids qu'ils mènent de concert avec les Avars². Ces derniers entretiennent

1. Ferjančić, Božidar, « Invasions et installation des Slaves dans les Balkans », dans *Villes et peuplement dans l'Illyricum byzantin. Actes du colloque de Rome (12-14 mai 1982)*, Rome, Publications de l'École française de Rome, 1984, p. 87 ; Tibor Živković, *Forging unity : The South Slavs between East and West 550-1150*, Belgrade, Čigojaštampana, 2008, p. 277-278.
2. Zbigniew Kobylnski, « The Slavs », dans Paul Fouracre (éds), *The New Cambridge Medieval History : Volume 1, C.500-c.700*, Cambridge, Cambridge University

initialement un rapport de domination avec les Slaves, mais à la suite de l'échec de leurs attaques en Thrace, certaines tribus migrent massivement vers le sud et s'installent dans les Balkans. C'est dans ce contexte que des colonies slaves, les Sklavinies (ou *Σκλαβινία*), sont établies³. Ces communautés nouvellement formées se libèrent du joug avar et profitent de la guerre entre les Romains et les Perses pour maintenir provisoirement leur indépendance. Le redressement de l'Empire et l'échec final des Avars devant Constantinople en 626 permettent à d'autres tribus slaves de se libérer, entraînant par le fait même une nouvelle vague de migrations vers le sud⁴. Les préoccupations romaines à l'est et les coups d'État successifs permettent aux Sklavinies de se consolider.

Face à cette nouvelle composition démographique, les autorités impériales réagissent en alternant entre affrontements militaires et échanges pacifiques. À long terme, les contacts deviennent de moins en moins conflictuels. Les territoires perdus en Grèce sont reconquis grâce à l'incorporation des Sklavinies dans l'Empire romain, qui est pratiquement achevée sous le règne de l'empereur Nicéphore I^{er} (802-811)⁵. Au cours des décennies suivantes, les Slaves à l'intérieur des territoires impériaux se convertissent au christianisme et abandonnent leur langue ancestrale au profit du grec⁶. C'est par

Press, 2005, p. 524; Edward James, *Europe's Barbarians AD 200-600*, Londres, Routledge, 2014, p. 95.

3. Alexis Petro Vlasto, *The Entry of the Slavs into Christendom: An Introduction to the Medieval History of the Slavs*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970, p. 8; Vladislav Popović, «Aux origines de la slavisation des Balkans: la constitution des premières sklavinies macédoniennes vers la fin du VI^e siècle», *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, 124^e année, n^o 1, 1980, p. 256.
4. James Howard-Johnston, *East Rome, Sasanian Persia and the End of Antiquity: Historiographical and Historical Studies*, Aldershot, Ashgate, 2006, p. 142; Bernard Bavant, «L'Illyricum», dans Cécile Morrisson (dir.), *L'Empire romain d'Orient (330-641)*, 2^e édition, Paris, Presses universitaires de France, 2012 [2004], p. 341.
5. John Van Antwerp Fine, *The Early Medieval Balkans: A Critical Survey from the Sixth to the Late Twelfth Century*, Michigan, The University of Michigan Press, 1991, p. 79-80.
6. Speros Vryonis, «Greek identity in the Middle Ages», *Études balkaniques*, n^o 6, 1999, p. 26.

cette proximité religieuse et linguistique avec les autochtones que les tribus s'intègrent dans l'ordre politique romain.

Au X^e siècle, alors que Constantin VII réalise les compilations sur lesquelles la présente étude compte s'intéresser⁷, les chocs migratoires sont choses du passé. L'Empire compte en son sein des citoyens de différentes origines, mais qui sont tous rattachés par l'appartenance à un seul groupe, à un *ethnos* (ou *ἔθνος*)⁸ : celui des Romains. L'empereur aborde avec une perspective historique l'intégration des Slaves, particulièrement ceux ayant migré en Grèce. Ces derniers, contrairement à leurs proches parents qui se sont établis en Serbie et en Croatie⁹, n'ont pas réussi à long terme à maintenir leur indépendance face à l'Empire et ils ont été intégrés progressivement dans son giron¹⁰. Constantin VII fait état de ce processus dans son traité *De Administrando Imperio*¹¹ et en fait mention à quelques reprises dans *De Thematibus*¹² et *De Ceremoniis*¹³. À partir des

7. Celles-ci sont précisées plus bas, en notes 11, 12 et 13.

8. Le terme *ἔθνος* fait référence à tout type de groupe d'origine ou de condition commune. Les traductions les plus usitées sont celles de «peuple», de «nation», de «race» ou encore de «tribu». Malgré les racines étymologiques, l'utilisation d'*ἔθνος* pour faire référence à un groupe n'implique pas *a priori* de connotation ethnique.

9. Paul Bradford, *The Early Slavs : Culture and Society in Early Medieval Eastern Europe*, Ithaca (New York, Cornell University Press, 2010, p. 229-230; Danijel Dzino, *Becoming Slav, Becoming Croat : Identity Transformations in Post-Roman and Early Medieval Dalmatia*, Leiden et Boston, Brill, 2010, p. 218.

10. Francis Dvornik, *The Slavs, Their Early History and Civilization*, Boston, American Academy of Arts and Sciences, 1959, p. 117-118.

11. L'édition utilisée dans cette étude est : Gyula Moravcsik (éd.) et Romilly Jenkins (tr.), *Constantinus Porphyrogenitus De Administrando Imperio*, 2^e édition, Washington D.C., Dumbarton Oaks, 1967, 347 p. La source sera subséquemment citée sous l'abrégié *De Administrando*.

12. L'édition utilisée dans cette étude est : Agostino Pertusi (éd.), *Costantino Porfirogenito De Thematibus : Introduzione, Testo critico, Commento*, Citta' del Vaticano, Studi E Testi, 1952, 210 p. La source sera subséquemment citée sous l'abrégié *De Thematibus*.

13. Deux éditions sont utilisées dans cette étude, la première étant : Johann Jacob Reiske, Johannes Heinrich Leich (éds) et Barthold Georg Niebuhr (rév.), *De Cerimoniis Aulae Byzantinae Libri duo*, 2 vols, Bonn, Corpus scriptorum historiae byzantinae, 1829, 807 p. Celle-ci a été entièrement reprise dans une traduction anglaise : Ann Moffatt et Maxeme Tall (tr.), *Constantine Porphyrogennetos, The Book of Ceremonies*, 2 vols, Canberra, Australian Association for Byzantine Studies, 2012, 870 p. La seconde édition utilisée est : Albert Vogt (éd. et tr.), *Le Livre*

informations contenues dans ces sources, il est possible de voir la façon dont sont représentées les tribus slaves. Au départ explicitement considérées comme barbares, elles sont amenées à s'intégrer progressivement dans la sphère impériale romaine. Le traitement de cette intégration recèle un certain intérêt puisqu'il permet de voir la conception, selon un empereur du X^e siècle, des critères d'insertion sociale dans l'*ethnos* des Romains. Par extension, cela permet d'aborder un volet non négligeable des modalités d'appartenance à la romanité, à savoir la délimitation du groupe lorsque confronté à l'altérité. Avant d'exposer l'argumentation en détail, il convient de dresser quelques lignes générales dans les visions protohistoriques et historiques.

LES SLAVES DANS LES BALKANS : QUELQUES PISTES HISTORIOGRAPHIQUES

Les migrations slaves ont été interprétées de plusieurs façons depuis le XIX^e siècle et certaines conceptions se sont perpétuées dans des études plus récentes. Il n'est pas question ici de dresser une liste exhaustive du traitement historiographique volumineux de ce phénomène, mais plutôt d'évoquer quelques faits saillants. Jakob Fallmerayer est parmi les premiers à théoriser l'arrivée des Slaves dans l'un des volumes de son ouvrage *Histoire de la péninsule de Morée durant le Moyen Âge* (1830). Il prétend que la Grèce subit, durant cette période, une slavisation et que les anciens Hellènes sont exterminés. Il affirme par le fait même que les Grecs modernes sont des descendants de ces migrants slaves :

La race des Hellènes fut éradiquée en Europe. La beauté physique, l'éclat intellectuel, la symétrie et la simplicité des mœurs, l'art, la compétition, la cité, le village, la splendeur des colonnes et des temples ; en effet, même leur nom est disparu de la surface du continent grec... et pas la moindre goutte de sang hellénique non dilué ne coule dans les veines de la population chrétienne de la Grèce actuelle¹⁴.

des Cérémonies. Tome I : Livre I et II, 3^e édition, Paris, Les Belles Lettres, 2006 [1936], 750 p. La source sera subséquemment citée sous l'abrégié *De Ceremoniis*.

14. Jakob Phillip Fallmerayer, *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters*, Stuttgart, Leeb, 1830, p. 55 : *Das Geschlecht der Hellenen ist in Europa ausgerottet. Schönheit der Körper, Sonnenflug des Geistes, Ebenmaß und Einfalt der*

Cette théorie est vivement combattue au XIX^e siècle par les nationalistes grecs. Parmi ceux-ci, Konstantinos Pappariopoulos est l'un des plus prolifiques. Pappariopoulos avance, à l'opposé de Fallmerayer, un modèle de continuité historique entre la Grèce classique et moderne au sein de laquelle Byzance représente une période mitoyenne¹⁵. Dans son schéma tripartite de l'histoire grecque, Pappariopoulos considère que les Slaves ont été hellénisés par les Byzantins, qui sont considérés comme des « Grecs » médiévaux¹⁶.

Bien que la théorie de Fallmerayer soit quelquefois reprise au XX^e siècle, notamment par Romilly Jenkins¹⁷, elle est devenue obsolète dans l'historiographie récente. Paul Lemerle avance déjà dans les années 1950 que la « question Fallmerayer » recèle peu d'intérêt pour l'historien¹⁸. Lemerle se place en quelque sorte dans une position mitoyenne entre les nationalistes grecs et les historiens germano-slaves traditionnels en dressant un portrait coloré des migrations, dont les effets alternent entre échanges pacifiques, alliances et affrontements¹⁹. Il traite donc de façon nuancée de ce qu'il qualifie de « slavisation des Balkans » en accordant une place aux réactions du pouvoir impérial : « Et, enfin, rien ne peut faire oublier quel fossé séparait les indigènes des nouveaux venus, et qu'à travers bien des difficultés et des dangers, le rôle de Byzance

Sitte, Kunst, Rennbahn, Stadt, Dorf, Säulenpracht und Tempel, ja sogar der Name ist von der Oberfläche des griechischen Kontinents verschwunden... auch nicht ein Tropfen echten und ungemischten Hellenenblutes in den Adern der christlichen Bevölkerung des heutigen Griechenlands fließet.

15. Konstantinos Pappariopoulos, *Εγχειρίδιον της Γενικής Ιστορίας*, Athènes, Topographie Andreou Kromilla, 1853, p. 4.
16. Konstantinos Pappariopoulos, *Περί τῆς ἐποικίσεως σλαβικῶν τινῶν φυλῶν εἰς τὴν Πελοπόννησον*, Athènes, Presses Em. Antoniadis, 1843, p. 111-112.
17. Cyril Mango, « Romilly James Heald Jenkins (1907–1969) », *Dumbarton Oaks Papers*, n° 23, 1969, p. 7-13. Jenkins défend les théories de Fallmerayer lors du colloque *Byzantium and Byzantinism. Lecture in Memory of Louise Taft Semple*, à Cincinnati en 1963. Pour une révision récente de la question : Alexandru Madgearu et Martin Gordon, *The Wars of the Balkan Peninsula : Their Medieval Origins*, Toronto, The Scarecrow Press, 2008, p. 142.
18. Paul Lemerle, « Invasions et migrations dans les Balkans depuis la fin de l'époque romaine jusqu'au VIII^e siècle », *Revue historique*, tome 211, fasc. 2, 1954, p. 303.
19. *Ibid.*, p. 265.

fut là plus qu'ailleurs, et avec plus de succès qu'ailleurs, un rôle civilisateur. Elle y eut du mérite²⁰ ».

Enfin, les connaissances archéologiques ont permis de faire progresser grandement le débat sur la question de la « slavisation » en apportant des éclaircissements sur la place des Slaves dans la composition démographique de l'Empire. Vladislav Popović a contribué, au travers de plusieurs études, à l'approfondissement de cette question. À partir de preuves archéologiques, il atteste que, malgré la colonisation massive par les Slaves, une symbiose s'installe entre l'ancienne population romaine et les barbares²¹. Les conclusions de Lemerle et de Popović, bien qu'elles aient été considérablement peaufinées depuis, sont toujours endossées par des études plus récentes. Bernard Bavant et Jean-Claude Cheynet ont en effet abordé la question slave dans une récente collection d'ouvrages collectifs de la *Nouvelle Clio* sur le monde byzantin²². La présente étude s'y rallie également et souhaite mettre l'accent sur la nature de cette « symbiose » entre les migrants slaves et les locaux ainsi que sur le « rôle civilisateur » mentionné par Paul Lemerle. Dans les siècles qui suivent l'arrivée des Slaves, l'Empire entame une reconsolidation et intègre progressivement les différentes tribus dans son giron. C'est sur cette insertion des Slaves, initialement

20. *Ibid.*, p. 304.

21. Vladislav Popović et *al.*, « Les témoins archéologiques des invasions avaro-slaves dans l'Illyricum byzantin », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, tome 87, n° 1, 1975, p. 503-504. Popović soutient ses conclusions dans une publication ultérieure : Vladislav Popović, « La descente des Koutrigours, des Slaves et des Avars vers la mer Égée : le témoignage de l'archéologie », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 122^e année, n° 3, 1978, p. 596-648, dont la p. 606 avec la mention de l'existence d'une « civilisation mixte » comprenant un amalgame des éléments slaves et autochtones.
22. Les premières phases de l'installation massive des Slaves sont traitées dans Bernard Bavant, « L'Illyricum », dans Cécile Morrisson (dir.), *Le Monde byzantin I : L'Empire romain d'Orient (330-641)*, 3^e édition, Paris, Presses universitaires de France, 2012 [2004], p. 307-351, particulièrement p. 338-351. Les résultats des incursions et l'établissement des colonies slaves est analysé dans Jean-Claude Cheynet, « Les Balkans », dans Jean-Claude Cheynet (dir.), *Le Monde byzantin II : L'Empire byzantin (641-1204)*, 1^{re} édition, Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 443-471, surtout p. 443-451.

considérés comme barbares, dans l'ordre politique romain qu'il convient maintenant de se pencher.

LES SLAVES ET LA BARBARIE DANS LE DISCOURS IMPÉRIAL

La présence des Slaves en Grèce est brièvement mentionnée par Constantin VII dans *De Thematibus*, son traité sur les divisions administratives de l'Empire. Dans la section consacrée au thème du Péloponnèse, l'empereur mentionne le changement de l'équilibre démographique en faveur des différentes tribus et les effets qu'elles ont sur cette partie de l'Empire : « Plus tard, lorsque la mort pestilentielle paissait toute la terre habitée, le pays en entier devint slave et barbare, au moment où Constantin surnommé de fumier [c.-à-d. Constantin V] contrôla les sceptres de l'Empire des Romains²³ ». Bien que ce passage constitue la seule mention des Slaves dans tout le traité, il recèle un certain intérêt. La « mort pestilentielle » (ὁ λοιμικὸς θάνατος) fait référence à une épidémie de peste ayant sévi en Orient entre 746 et 747, soit près de deux siècles avant la réalisation du *De Thematibus*²⁴. Ayant officiellement régné entre

23. *De Thematibus*, II, VI. 33-36: Ἐσθλαβῶθη δὲ πάσα ἡ χώρα καὶ γέγονε βάρβαρος, ὅτε ὁ λοιμικὸς θάνατος πάσαν ἐβόσκειτο τὴν οἰκουμένην, ὀπρὶνὰ Κωνσταντῖνος, ὁ τῆς κοπριάς ἐπόννυμος, τὰ σκήπτρα τῆς τῶν Ῥωμαίων διεπενάροχῆς. Tout comme τῆς τῶν Ῥωμαίων ἀροχῆς et τὸν βασιλείων Ῥωμαίων, « Empire romain » pourrait également faire office de traduction pour le terme οἰκουμένη, mais cette expression implique un synonyme avec la « terre habitée ». C'est dans cette optique que la dernière formulation a été choisie pour traduire τὴν οἰκουμένην.

24. Anna Avraméa, *Le Péloponnèse du IV^e au VIII^e siècle : Changements et persistance*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997, p. 71. Concernant la date du *De Thematibus*, il est possible de la situer approximativement dans le second quart du X^e siècle, bien que la question ne soit toujours pas tranchée faute de sources additionnelles. Un débat datant déjà considérablement oppose ceux arguant pour une rédaction avant la mort de Romain I^{er} Lécapène, en 944, à ceux étant en faveur d'une réalisation plus tardive, soit durant le règne personnel de Constantin VII (944-959). La première vision est d'abord défendue dans Alfred-Nicolas Rambaud, *Le X^e siècle byzantin : Constantin Porphyrogénète*, Paris, Librairie A. Franck, 1870, p. 164, puis dans Georg Ostrogorsky, « Sur la date de la composition du Livre des Thèmes et sur l'époque de la constitution des premiers thèmes d'Asie Mineure », *Byzantion*, n^o 23, 1959, p. 31-66. La seconde est élaborée en premier lieu par l'éditeur Agostino Pertusi dans l'introduction de son ouvrage (cité en note 12). L'idée d'une rédaction tardive est par la suite appuyée dans Telemachos Lounghis, « Sur la date du *De Thematibus* », *Revue des Études byzantines*, vol. 31, n^o 1,

913 et 959, Constantin VII aborde donc cet évènement avec un certain écart chronologique. Selon ses dires, la peste aurait pratiquement décimé la population autochtone du thème²⁵ du Péloponnèse. Dans les mots de l'empereur, les locaux sont alors surpassés en nombre par les tribus slaves, qui semblent avoir échappé à la maladie en plus grande proportion. Ce changement, qui est probablement exagéré²⁶, permet à l'empereur d'alléguer que la péninsule grecque est devenue barbare en raison de sa nouvelle composition démographique. Cette association entre la slavisation de la contrée (*εσθλαβώθη δὲ πᾶσα ἡ χώρα*) et la barbarisation (*γέγονε βάρβαρος*) est fort symbolique. La barbarie fait référence depuis l'Antiquité à l'antithèse de la romanité²⁷. Cet étiquetage plaçant les Slaves à l'opposé de la civilisation est toutefois peu surprenant si l'on tient compte des rapports que ces derniers ont avec les Romains depuis le VI^e siècle. En effet, leurs premiers contacts avec l'Empire sont en grande partie conflictuels en raison de leur association avec les Avars. Ces derniers représentent à cette époque l'exemple par excellence de la barbarie du fait de leur organisation sociale et de leurs comportements hostiles envers les Romains²⁸. La présence

1973, p. 299-305 ainsi que dans Héléne Ahrweiler, « Sur la date du *De Thematibus* de Constantin VII Porphyrogénète », *Travaux et mémoires*, n° 8, 1981, p. 1-5.

25. Les thèmes (en grec *θέμα*) représentent les divisions administratives régionales de l'Empire romain durant une grande partie du Moyen Âge. Elles sont implantées à partir du VII^e siècle en remplacement des provinces. Cette réforme s'explique par une volonté du pouvoir impérial de décentraliser les défenses dans l'espoir de les rendre plus efficaces. L'Empire est à cette époque grandement menacé par la puissance arabo-musulmane à l'est et les envahisseurs avaro-slaves au nord.
26. Max Wasmer, *Die Slaven in Griechenland*, 2^e édition, Leipzig, Zentralantiquariat der Deutschen demokratischen Republik, 1970 [1941], p. 15. Wasmer interprète le verbe « devenir slave » (ou *σθλαβόομαι*) comme symptomatique d'une mixité entre la population locale du Péloponnèse et les Slaves. Il avance également que le verbe ne doit en aucun cas être interprété comme une complète slavisation. C'est en fonction des arguments défendus par Wasmer qu'il est suggéré ici de voir dans le propos de Constantin VII une amplification de la situation démographique de la Grèce du VIII^e siècle.
27. Yves-Albert Dauge, *Le Barbare : recherche sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Bruxelles, Latomus, 1981, p. 805.
28. Rachael Pallas-Brown, « East Roman Perception of the Avars in the mid- and late Sixth Century », dans Stephen Mitchell et Geoffrey Greatrex (éds), *Ethnicity and Culture in Late Antiquity*, Londres, The Classical Press of Wales, 2000, p. 315.

des Avars en marge de l'Empire est toutefois éphémère à l'échelle de l'histoire romaine puisque ces derniers disparaissent de l'orbite impériale au VIII^e siècle avant d'être finalement vaincus par les Francs de Charlemagne²⁹. Constantin VII ne fait pratiquement pas mention de ce peuple dans ses traités, à l'exception de ses quelques descendants qui seraient établis dans l'actuelle Croatie³⁰.

Ce sont plutôt les Bulgares, avec qui les Slaves ont formé un royaume, qui préoccupent l'empereur³¹. Après avoir chassé les Avars et imposé leur présence sur les rives du Danube³², ils deviennent la principale menace aux frontières septentrionales de l'Empire. Toujours dans *De Thematibus*, l'empereur traite des Bulgares en les associant avec l'archétype du nomadisme, à savoir les Scythes (ou Σκυθης) : « après que le peuple des Bulgares haï de Dieu eut franchi le fleuve Istros [c.-à-d. le Danube], l'empereur fut contraint d'ériger ce territoire en thème et d'y installer un stratège, à cause des incursions des Scythes et des Bulgares³³ ». Les Scythes, peuple nomade à l'époque d'Hérodote (485-426 av. J.-C.), sont, au X^e siècle, disparus depuis fort longtemps. Ils forment toutefois chez les Romains une catégorie générique dans laquelle les tenants de la rhétorique impériale placent tous les peuples nomades³⁴. L'étiquetage des Scythes est lié non seulement à l'organisation sociale,

29. Miklós Molnár, *A Concise History of Hungary*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 3.

30. *De Administrando*, 30. 69-71. Les descendants des Avars sont devenus, selon Constantin VII, des sujets des Croates.

31. Ivan Dujčev, « Relations entre Slaves méridionaux et Byzance », *Cahiers de Civilisation médiévale*, n° 36, 1966, p. 533-556. Cet article dresse dans sa première partie un portrait historique probant sur la pression exercée par la Bulgarie sur l'Empire au tournant du X^e siècle.

32. Molnár, *A Concise History of Hungary*, op. cit., p. 2-3.

33. *De Thematibus*, II, I. 25-29 : ἀφ' οὗ δὲ τὸ θεομίσητον τῶν Βουλγάρων ἔθνος ἐπεραιώθη εἰς τὸν Ἰστρον ποταμόν, ὅτε καὶ αὐτὸς ὁ βασιλεὺς ἠναγκάσθη διὰ τὰς ἐπδρομὰς τῶν Σκυθῶν καὶ αὐτῶν τῶν Βουλγάρων εἰς θέματος τάξιν ἀγαγεῖν αὐτὸ καὶ στρατηγὸν ἐν αὐτῷ χειροτονῆσαι.

34. Hélène Ahrweiler, « Byzantine Concepts of the Foreigner: The Case of the Nomads », dans Hélène Ahrweiler et Angeliki Laiou (éds.), *Studies on the Internal Diaspora of the Byzantine Empire*, Washington, Dumbarton Oaks, 1998, p. 4-5 ; Élisabeth Malamut, « Les peuples étrangers dans l'idéologie impériale : Scythes et Occidentaux », dans *L'étranger au Moyen Âge. Actes du XXX^e congrès de la SHMESPC (Göttingen, 1999)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2000, p. 119.

mais également à la géographie, puisque les peuples qualifiés ainsi proviennent des régions septentrionales³⁵. Dans cette aire géographique, considérée hors de l'*Oikoumene*, c'est-à-dire de la terre civilisée, habite donc une succession de peuples qui, contrairement aux Romains, sont caractérisés par leur courte existence et leur tendance à se fragmenter³⁶. En effet, malgré la longue histoire de l'ethnonyme scythe, les peuples nomades auxquels cette étiquette fait allusion se succèdent constamment. Les Bulgares remplacent donc les Avars en tant que menace nordique et sont appelés, en théorie, à tomber éventuellement sous les coups d'un autre peuple étranger. Par leurs actions hostiles envers l'Empire et les alliés avec lesquels ils se sont associés, les Slaves sont entremêlés dans cette catégorie et sont donc considérés comme barbares.

En considérant ces éléments rhétoriques, le sens que donne Constantin VII à la « slavisation » du Péloponnèse devient clair. Il est toutefois intéressant de voir avec quoi contraste cette nouvelle réalité, puisque la barbarisation de la péninsule grecque implique que celle-ci n'était pas barbare dans les siècles précédant l'occupation généralisée des Slaves. À ce titre, il est nécessaire de voir ce qui précède le passage de *De Thematibus* cité plus haut : « De nouveau par après, après que les Macédoniens eurent été vaincus par les Romains, l'Hellade en entier et le Péloponnèse devinrent sous la seigne des Romains, de sorte que leurs hommes devinrent subordonnés plutôt que libres³⁷ ». Cette description de la situation découlant de la conquête romaine des Balkans au II^e siècle av. J.-C. laisse donc voir sans surprise que la barbarisation est le contraire de la soumission à Rome. Dans cette optique, être romain signifie de faire partie de l'Empire, d'y être loyal et de servir l'empereur. Cette idée revient à la conception de Ioannis Stouraitis par rapport à

35. Anthony Kaldellis, *Ethnography after Antiquity: Foreign Lands and Peoples in Byzantine Literature*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2013, p. 113-114.

36. Mark Whittow, *The Making of Orthodox Byzantium, 600-1025*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1996, p. 22-24.

37. *De Thematibus*, II, VI. 31-33: "Υστερον δὲ πάλιν, τῶν Μακεδόνων ὑπὸ Ῥωμαίων ἠττηθέντων, πᾶσα ἡ Ἑλλάς τε καὶ ἡ Πελοπόννησος ὑπὸ τὴν Ῥωμαίων σαγήνην ἐγένετο, ὥστε δούλους ἀντ' ἐλευθέρων γενέσθαι.

l'identité romaine à Byzance, qu'il qualifie d'identité d'allégeance³⁸. Autrement dit, être romain au Moyen Âge signifie se soumettre à l'ordre politique émanant de Constantinople. En brisant cet ordre et en établissant leurs propres colonies dans le Péloponnèse, les Slaves se sont donc placés à l'antithèse de la romanité. En suivant le critère de Stouraitis, c'est par leur soumission que doit passer leur réintégration dans l'ordre politique romain et leur acquisition de l'identité romaine. Cette définition mérite un certain intérêt et il convient d'évoquer le rôle de l'assujettissement dans l'intégration des Slaves dans l'Empire.

L'INTÉGRATION DES SLAVES DANS L'EMPIRE : LE CRITÈRE POLITIQUE

Une fois la menace arabe contenue et la frontière orientale stabilisée, les Romains entreprennent la reconquête des Balkans. La priorité est d'abord de faire reconnaître l'autorité de l'empereur aux tribus slaves afin d'incorporer les Sklavines dans l'Empire, et donc de répondre au critère politique mentionné précédemment. L'assujettissement s'avère une étape nécessaire et les aboutissants de ce processus sont loin d'être irréversibles. Quelques revers s'étant produits dans le Péloponnèse sous le règne du beau-père de Constantin VII, Romain I^{er} (920-944), sont relatés dans *De Administrando*. Un stratège du nom de Jean Philoppon est cité pour s'être plaint à l'empereur des agitations de deux tribus slaves, les *Milingoi* (ou *Μηλιγγοί*) et les *Ezeritai* (ou *Ἐζερίται*). Constantin VII le paraphrase dans ces termes :

[...] ils avaient fait défection, n'obéissaient pas au stratège et ne condescendaient pas aux ordres impériaux, mais étaient pratiquement autonomes et indépendants et n'acceptaient pas un dirigeant de la part du stratège, ne tenaient pas compte des ordres du service militaire sous lui et n'acceptaient d'accomplir aucun autre service public³⁹.

38. Ioannis Stouraitis, «Roman identity in Byzantium: a critical approach», *Byzantinische Zeitschrift*, vol. 107, n° 1, 2014, p. 201.

39. *De Administrando*, 50. 28-32: ἀποστατήσαντες οὐ πείθονται οὔτε τῷ στρατηγῷ, οὔτε βασιλικῇ κελεύσει ὑπέκουνον, ἀλλ' εἰσὶν ὥσπερ αὐτόνομοι καὶ αὐτοῦ δέσποτοι, καὶ οὔτε παρὰ τοῦ στρατηγοῦ δέχονται ἄρχοντα,

En mentionnant en quoi les tribus slaves précédemment nommées dérogent aux normes romaines, ce passage laisse paraître certains critères d'intégration dans le giron impérial. Les arguments mis de l'avant par le stratège visent en effet à persuader Romain I^{er} que les tribus slaves ne remplissent pas les conditions pour se voir reconnaître le droit de vivre dans l'Empire. Il semble que Philoppon ait réussi à convaincre l'empereur, puisque ce dernier donne son aval à un déploiement militaire de grande envergure afin de réprimer la révolte⁴⁰. Aux actes de « désobéissance » mentionnés précédemment, les Romains répondent donc rapidement, mais la peine est si lourde – le tribut imposé aux *Milingoi* est décuplé et celui des *Ezeritai* est doublé – que ces derniers menacent par après de se fédérer avec d'autres Slavésiens contre l'Empire. En effet, profitant du désordre qu'un autre stratège, Bardas Platypodis, a provoqué dans cette région en se révoltant à son tour, d'autres tribus font des incursions dans le Péloponnèse :

Et puisque, comme il a été dit plus haut, les Slavésiens entrèrent dans le thème du Péloponnèse, l'empereur, craignant que ceux-ci s'unissent aux Slaves et provoquent la destruction complète de ce même thème, édicta une bulle d'or pour ces derniers statuant qu'ils devraient payer un tribut comme auparavant; les *Milingoi* 60 *nomismata*⁴¹, et les *Ezeritai* 300 *nomismata*⁴².

Il est donc nécessaire d'assurer que les différents regroupements ne décident pas d'exploiter leur lien culturel basé sur une origine commune afin de s'unir contre l'Empire, d'où la décision de Romain I^{er} de rétablir le tribut initial imposé aux deux groupes. Peu importe l'étiquette qu'on appose aux tribus slaves – *Sklabênoi*, *Sklaboi*, *Sklabêsianoï*, *Sthlaboi* – celles-ci font initialement partie

οὔτε συνταξιδεῦεν αὐτῷ ὑπέικονσιν, οὔτε ἄλλην τοῦ δημοσίου δουλείαν ἐκτελεῖν πείθονται.

40. *De Administrando*, 50. 40-41.

41. Le *nomisma* (au pluriel *nomismata*) est la monnaie romaine.

42. *De Administrando*, 50. 64-66: Ἐπεὶ δέ, καθὼς προείρηται, εἰσηλθονοὶ Σκλαβησιᾶνοι ἐν τῷ θέματι Πελοποννήσου, δεδιὼς ὁ βασιλεὺς, ἵνα μὴ καὶ αὐτοὶ προστεθέντες τοῖς Σθλάβοις παντελῆ ἐξολόθρηνσιν τοῦ αὐτοῦ θέματος ἐργάσωνται, ἐποίησεν αὐτοῖς χρυσοβούλλιον τοῦ τελείν αὐτοὺς πάκτα, ὡς καὶ πρότερον, τοὺς μὲν Μηλιγγοὺς ξ' νομίσματα, τοὺς δὲ Ἐζερίτας <νομίσματα> τ'.

romaine⁴⁶. Elle est liée de manière générale à un processus par lequel le pouvoir romain offre un statut légal à un groupe pour lui attribuer le rang de communauté au sein de l'Empire⁴⁷. En constituant ainsi les barbares en groupes militaires, les Romains leur offrent une place dans leur giron politique.

Dans les différents passages cités plus haut, les moyens privilégiés pour intégrer les Slaves sont le paiement d'un tribut – et donc de faire d'eux des payeurs de taxes comme n'importe quel citoyen – ainsi que la participation aux campagnes militaires et l'accomplissement de certains services publics. Étant donné le caractère instable et réversible du respect de ces conditions, il est nécessaire pour l'Empire de consolider par d'autres façons leur proximité avec les étrangers dont ils souhaitent maintenir la loyauté. À ce titre, l'un des moyens par excellence est la christianisation. Constantin VII mentionne à ce titre les succès réalisés en Dalmatie durant le règne de son grand-père, Basile I^{er} (867-886):

En outre, la majeure partie de ces Slaves n'étaient même pas baptisés, et demeurèrent pendant longtemps des non-baptisés. Du temps de Basile, l'empereur aimant le Christ, ils envoyèrent des émissaires lui réclamant et l'exhortant que ceux d'entre eux n'étant pas baptisés le soient et qu'ils deviennent, comme ils l'étaient au début, subordonnés à l'Empire des Romains⁴⁸.

-
46. Hélène Ahrweiler, « Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IX^e-XI^e siècles », *Bulletin de correspondance hellénique*, vol. 84, n^o 1, 1960, p. 32-33.
47. John Haldon, « Regional Identities and Military Powers: Byzantium and Islam ca.600-750 », dans Walter Pohl, Clemens Gantner et Richard Payne (éds), *Visions of Community in the Post-Roman World: The West, Byzantium and the Islamic World (300-1100)*, Farnham, Ashgate, 2012, p. 329-330 et 341.
48. *De Administrando*, 29. 69-73: Ἀλλὰ καὶ οἱ πλείονες τῶν τοιούτων Σκλάβων οὐδὲ ἐβαπτίζοντο, ἀλλὰ μέχρι πολλοῦ ἔμμενον ἀβάπτιστοι. Ἐπὶ δὲ Βασιλείου, τοῦ φιλοχριστοῦ βασιλέως, ἀπέστειλαν ἀποκρισιαρίους, ἐξαιτούμενοι καὶ παρακαλοῦντες αὐτὸν τοὺς ἐξαυτῶνά βαπτίστους βαπτισθῆναι καὶ εἶναι, ὡς τὸ ἐξάρχης, ὑποτεταγμένους τῇ βασιλείᾳ τῶν Ῥωμαίων [...].

Le père de Constantin VII, Léon VI, rapporte également dans sa compilation *Taktika*⁴⁹ les progrès réalisés à l'aube de la dynastie macédonienne :

Notre père Basile, *autocrator* des Romains, étant maintenant en lieu divin, persuada ces peuples d'abandonner leurs anciennes coutumes et, les ayant grécisés (*graikósas*)⁵⁰, les soumis aux souverains selon le modèle romain et, les ayant honorés avec le baptême, les libéra de l'esclavage de leurs propres chefs et leur appris à servir en campagne contre les peuples guerroyant contre les Romains⁵¹.

Ainsi, selon ce qui est rapporté, les Slaves devraient avoir été intégrés à l'Empire en acceptant le christianisme et la langue grecque. Toutefois, le partage d'une même religion recèle une certaine limite dans l'établissement d'une proximité entre les Romains et les peuples étrangers. À ce titre, il est possible de considérer certaines mises en garde que Constantin VII adresse à son fils (le futur Romain II) quant au mariage avec les Bulgares. Bien que ces derniers soient chrétiens, l'empereur recommande vivement de ne pas conclure d'alliance par mariage avec eux. Il condamne à ce titre Romain I^{er} : « il a osé faire cet arrangement, c'est-à-dire qu'il lança ce prétexte, cette belle parole : que par cette action une grande quantité de prisonniers chrétiens fut délivrée, et que les Bulgares

49. L'édition utilisée dans cette étude est George Dennis (éd. et tr.), *The Taktika of Leo VI*, Washington D.C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2014, 712 p. La source sera subséquemment citée sous l'abrégié *Taktika*.

50. Dennis identifie le participe *graikósas* (ou *γραικώσας*), issu du verbe *graikōō* (ou *γραικώω*), comme un synonyme d'*hellēnidizō* (ou *ἐλληνίζω*), dont la traduction « helléniser » fait essentiellement référence à l'aspect linguistique. Si la traduction « les hellénisa » est utilisée, il faut donc la comprendre dans le sens d'inculquer la langue grecque, et ce, de la même manière que l'on dira « franciser » lorsque l'on apprend le français à quelqu'un.

51. *Taktika*, 18. 95, 453-457: *Ταῦτα δὲ ὁ ἡμέτερος ἐν θείᾳ τῇ λήξει γενόμενος πατὴρ καὶ Ῥωμαίων ἀντοκράτωρ Βασιλεὺς τῶν ἀρχαίων ἐθῶν ἐπεισε μεταστῆναι καί, γραικώσας, καὶ ἄρχουσι κατὰ τὸν Ῥωμαϊκὸν τύπον ὑποτάξας, καὶ βαπτισματι τιμήσας, τῆς τε δουλείας ἡλευθέρωσε τῶν ἐαυτῶν ἀρχόντων, καὶ στρατεύεσθαι κατὰ τῶν Ῥωμαίων πολεμούντων ἐθνῶν ἐξεπαίδευσεν [...].*

sont aussi chrétiens et de même foi que nous⁵²». Il s'explique pour ces raisons :

Chaque peuple (*ethnos*) a en effet des coutumes distinctes ainsi que des lois différentes et doit faire prévaloir ses propres institutions et construire et consolider à partir de ce même peuple des relations en vue d'une existence commune. De même que chaque animal s'unit avec ses congénères, de même que chaque peuple a rendu juste d'unir par mariage non pas ceux de différente race et de différente langue, mais ceux de même race et de même langue⁵³.

Ce passage est hautement évocateur, puisqu'il laisse paraître des marqueurs de délimitation surpassant la simple loyauté à l'empereur. Il montre en outre que la conversion au christianisme, bien qu'étant une porte d'entrée vers la romanité et un gage de proximité avec l'Empire, n'est pas pour autant un laissez-passer direct vers la romanité. Pour reprendre Anthony Kaldellis, c'est lorsque les peuples environnants se convertissent et que les Byzantins doivent faire face à des ennemis désormais chrétiens qu'ils dévoilent leurs « vraies couleurs romaines⁵⁴ ». La soumission à l'empereur et la christianisation sont donc des moyens pour enclencher un processus

52. *De Administrando*, 13. 158-161: διατάξεισιν τοῦτο ποιῆσαι τετόλμηκεν, ταύτην μόνην εὐλογον δηλονότι προβαλλόμενος πρόφασιν, τοσοῦτον πλῆθος αἰχμαλώτων Χριστιανῶν διὰ τῆς τοιαύτης πράξεως ἀναρρῦεσθαι, καὶ τὸ Χριστιανὸς εἶναι καὶ τοὺς Βουλγάρους <καὶ> ὁμοπίστους ἡμῶν.

53. *De Administrando*, 13. 175-181: Ἐκαστον γὰρ ἔθνος διάφορα ἔχον ἔθνη καὶ διαλλάττοντας νόμους τε καὶ θεσμούς ὀφείλειτ' αἰκεία κρατύνειν καὶ ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ ἔθνους τὰς πρὸς ἀνάγκησιν βίον κοινωνίας ποιεῖσθαι καὶ ἐνεργεῖν. Ὡσπερ γὰρ ἕκαστον ζῶον μετὰ τῶν ὁμογενῶν τὰς μίξεις ἐργάζεται, οὕτω καὶ ἕκαστον ἔθνος οὐκ ἐξ ἀλλοφύλων καὶ ἀλλογλώσσων, ἀλλ' ἐκ τῶν ὁμογενῶν τε καὶ ὁμοφύλων τὰ συννοικήσιαιτῶν γάμων ποιεῖσθαι καθέστηκεν δίκαιον. Littéralement, la formulation τὰς πρὸς ἀνάγκησιν βίον κοινωνίας signifie « les relations/les associations en vue d'un mélange de la vie/ de l'existence ». Romilly Jenkins a en effet traduit « the associations for the fusion of its life ». Celle-ci est toutefois donnée dans une forme littérale qui semble maladroite, puisque le sens véhiculé est le « mélange des existences ». Il y a donc l'idée d'une mise en commun qui se dégage, d'où le fait que la traduction « des relations en vue d'une existence commune » a été choisie afin de rendre pleinement le sens de façon littéraire en français.

54. Kaldellis, *Ethnography after Antiquity...*, *op. cit.*, p. 131. La formulation est une traduction libre de : *but facing their Christian enemies the Byzantines showed their true Roman colors.*

d'intégration, mais ceux-ci demeurent superficiels et ne sont pas suffisants pour que les nouveaux arrivants soient considérés comme romains. Cet élément ouvre la question des critères plus profonds, qui se situent au-delà de l'obéissance politique et de la conversion religieuse.

L'INTÉGRATION DES SLAVES DANS L'EMPIRE : LE CRITÈRE ETHNOCULTUREL

Ainsi, l'assujettissement des différentes tribus et l'incorporation des Sklavinies dans l'Empire romain ne représentent qu'un volet préliminaire de l'acquisition de la romanité. L'obéissance aux lois romaines et la loyauté envers l'empereur permettent à un individu ou à une collectivité de se départir du statut d'étranger et de se voir reconnaître le droit de vivre dans l'Empire, mais n'entraînent pas pour autant une reconnaissance en tant que romain. Cette situation représente une zone mitoyenne où se trouvent ceux qualifiés de « mixobarbares » (ou *μξοβάρβαροι*)⁵⁵. Par conséquent, l'unique critère politique ne permet pas à lui seul de saisir entièrement les modalités d'intégration à la romanité. Que manque-t-il alors à un groupe comme les Slaves, qui s'est soumis de manière générale à l'ordre politique romain, pour s'intégrer pleinement ? Au-delà du critère d'allégeance, Ioannis Stouraitis identifie la question du statut⁵⁶. Toutefois, cette hypothèse restreint la romanité à une mince couche de la population, impliquant par le fait même que la majorité des habitants de l'Empire ne sont pas Romains. Si c'était le cas, de quels Romains Constantin VII serait-il l'empereur lorsqu'il se qualifie comme « empereur des Romains » (*ὀτὼν Ῥωμαίων βασιλεύς*) et qu'il nomme son Empire la *Rhōmania* (*ἡ Ῥωμανία*) ? À ce point, il devient nécessaire de se détacher de l'approche de Stouraitis, puisqu'elle ne permet pas de saisir dans son ensemble les critères d'appartenance à la romanité. Il convient plutôt de se rattacher à un autre modèle conceptuel qui a été avancé par Gill Page. Celle-ci met en place une définition qui, en plus du critère politique, tient également compte d'une dimension

55. Malamut, « Les peuples étrangers dans l'idéologie impériale », *op. cit.*, p. 125.

56. Stouraitis, « Roman identity in Byzantium... », *op. cit.*, p. 199.

ethnoculturelle basée sur des marqueurs identifiés comme proprement « romains⁵⁷ ». Page se base sur le concept d'ethnicité, qu'elle décrit comme un discours basé sur trois aspects fondamentaux : la croyance individuelle *subjective* d'appartenance à un groupe, la possession de traits culturels (p. ex. : langue, religion, vêtements) et la conscience d'une délimitation⁵⁸. En utilisant ainsi ce concept, Page se place dans le sillage d'une riche production historiographique ayant justifié son potentiel analytique⁵⁹.

Les deux précédentes sections ont démontré que l'assujettissement et la conversion ne permettent pas à un étranger de traverser les frontières très hermétiques que les Romains dressent aux marges de leur groupe. Les restrictions du mariage avec les Bulgares dépeignent avec eux une différence d'*ethnos*. Le christianisme, bien qu'étant un marqueur ethnoculturel dans le schéma plus large de l'ethnicité romaine, n'est donc pas synonyme de romanité. Considérant cette nuance, il est possible de se demander quels sont

57. Gill Page, *Being Byzantine : Greek Identity before the Ottomans*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 44.

58. *Ibid.*, p. 13.

59. Sans dresser une liste exhaustive, quelques contributions peuvent être évoquées. L'ethnicité est appliquée à l'Antiquité classique dans : Jonathan Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, 228 p.; Jonathan Hall, *Hellenicity : Between Ethnicity and Culture*, Chicago, The University of Chicago Press, 2002, 336 p.; Jeremy McInerney (éd.), *A Companion to Ethnicity in the Ancient Mediterranean*, Malden et Oxford, Wiley Blackwell, 2014, 600 p. Le concept trouve une résonance avec des phénomènes de l'Antiquité tardive dans : Guy Halsall, *Barbarians migrations and the Roman West, 376-568*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 614 p. Il est également utilisé dans des études portant sur le haut Moyen Âge : Walter Pohl, Clemens Gantner et Richard Payne (éds), *Visions of Community in the Post-Roman world : The West, Byzantium and the Islamic World, 300-1100*, Farnham, Ashgate, 2012, 588 p.; Walter Pohl et Geyda Heydemmann (éds), *Strategies of Identification : Ethnicity and Religion in Early Medieval Europe*, Turnhout, Brepols, 2013, 349 p.; Walter Pohl, Eirik Hovden et Christiana Lutter (éds), *Meanings of Community across Medieval Eurasia : Comparative approaches*, Leyde, Brill, 2016, 524 p. L'ethnicité réfère à des phénomènes sociaux présents dans les sociétés de toutes époques, mais qui s'expriment selon différents paramètres. Le potentiel analytique et opératoire du concept se situe dans sa capacité à délimiter, non sans nuances, l'existence individuelle au sein d'un groupe social. Ces sensibilités, si elles ne se définissent pas de la même façon ni selon les mêmes mots et paramètres, ne sont pas l'apanage d'une seule époque.

les autres marqueurs délimitant l'*ethnos* des Romains. En outre, les frontières linguistiques (*ἀλλογλώσσω* et *ὁμοφώνων*) sont évoquées comme moyen de différenciation. Dans l'Orient médiéval, c'est le grec qui fait office de ce que Gilbert Dagron qualifie de « langue d'État⁶⁰ ». Bien que celle-ci permette aux Romains de conceptualiser leur environnement culturel, le fait de l'apprendre ne permet pas à un individu de devenir Romain. Plusieurs barbares ayant acquis la langue hellénique demeurent en effet considérés comme des étrangers⁶¹. On dit d'ailleurs à leur sujet qu'ils s'expriment dans un grec teinté de barbarismes ou qu'ils parlent à la manière des barbares⁶². Même mis ensemble, la langue grecque et la religion chrétienne ne suffisent donc pas à romaniser un individu ou un groupe. Ces facteurs permettent toutefois de créer une proximité, puisque langue et religion sont deux éléments sous-jacents à une logique d'ensemble : la condition, le vivre ensemble et l'existence commune (*ἀνάγκασιν βίου*) des Romains. Celle-ci est influencée non seulement par le langage et la religion, mais également par les coutumes (*ἔθη*), les lois (*νόμους*) et les institutions (*θεσμοὺς*), soit

-
60. La formulation utilisée ici est issue de Gilbert Dagron, « Aux origines de la civilisation byzantine : langue de culture et langue d'État », *Revue historique*, Fasc. 489, 1969, p. 23.
61. Brendan Osswald, « The Ethnic Composition of Medieval Epirus », dans Steven Ellis et Lud'a Klusaková (éds), *Imagining Frontiers, Contesting Identities*, Pise, Pisa University Press, 2007, p. 127.
62. L'écrivain du VI^e siècle Étienne de Byzance, qui est l'une des références de Constantin VII, explique que le *Barbaros* n'est « pas d'après un *ethnos*, mais il fut pris d'après un son » (*Ethnica*, B.37 : *βάρβαρος· οὐκ ἐπὶ ἔθνοῦς, ἀλλ' ἐπὶ φωνῆς ἐλαμβάνετο*). C'est de cette idée générale que le verbe *barbarizō* (ou *βαρβαρίζω*) tire sa signification. De manière générale, il fait référence à « parler comme un barbare » ou encore « parler une langue d'une manière barbare ». Ainsi, *barbarizō* sera utilisé autant pour identifier quelqu'un parlant une langue étrangère que pour pointer quelqu'un parlant un grec contenant des barbarismes. Il est parfois mis en opposition avec un style considéré comme « pur » et plus près du grec athénien. Constantin VII, quant à lui, n'utilise ce verbe qu'une fois dans *De Thematibus* : « [La Cappadoce] était une magistrature perse avant que l'Empire de Rome ne s'agrandisse. Elle devint aussi autonome lorsque le roi Ariarathé était son chef. Le marais duquel il engendra le sel, que ceux parlant barbare (*βαρβαρίζοντες*) appellent justement Karateia, fut appelé Ariarathia par son nom » (I, II, 52-55 : *Ἐγένετο δὲ καὶ αὐτόνομος, ὅτε Ἀριαράθης ἦρχεν αὐτῆς ὁ βασιλεύς, εἰς οὗ ἡ λίμνη ἢ τὸ ἄλας τίκτουσα, ἦν ἀρίτως βαρβαρίζοντες Καράτειαν καλοῦσιν, Ἀριαράθεια ἐπωνόμαστο*).

tous des éléments évoqués par Constantin VII pour justifier la mise à l'écart des Bulgares.

Comme l'a mentionné l'empereur, ces marqueurs culturels doivent être préservés et consolidés. Pour ce faire, des pratiques sociales sont mises en place et plusieurs sont perceptibles dans le cérémonial impérial, dont Constantin VII dresse une vision idéalisée dans sa volumineuse compilation *De Ceremoniis*. Dans celle-ci, un élément permet de supposer que plusieurs regroupements slaves sont, en pratique, intégrés dans les pratiques sociales de l'Empire au X^e siècle. En effet, un cortège est identifié à eux dans le cérémonial et ce dernier se voit assigner un espace propre pour performer un service coutumier à l'Hippodrome: «Il faut que le préposite donne des instructions de sécurité à tous ceux accomplissant des services habituels à l'Hippodrome [...] ils ne doivent pas laisser les Slaves qui soufflent dans les orgues se tenir là, mais les conduire vers les vestiaires⁶³». Ce passage recèle une certaine symbolique, puisque le cérémonial constitue un ensemble de pratiques visant à maintenir l'ordre romain, la *taxis* (ou τάξις)⁶⁴. Alors que *De Ceremoniis* véhicule le portrait d'un ordre où chacun prend la place qui incombe à son rang, les Slaves figurent quelque part dans ce schéma idéalisé de la société romaine. Cette mention dans le cérémonial permet donc d'y voir une certaine intégration, mais en fonction de quel critère? La réponse réside dans une participation active et sanctionnée par le pouvoir impérial dans la préservation de l'ordre définissant le régime politique romain: la *politeia* (ou πολιτεία). C'est d'ailleurs sur celle-ci que l'Empire fonde sa distinction par rapport aux sociétés barbares en proie à l'arbitraire des puissants⁶⁵.

63. *De Ceremoniis*, I, 81. R.363. 7-10: Χρηὴ δὲ τὸν πραιπόσιτον παραγγελίαν καὶ ἀσφάλειαν ποιῆσαι πρὸς πάντας τοὺς τὰς συνήθεις ἐν τῷ Ἱπποδρομίῳ ἐκτελοῦντας δουλείας [...] τοὺς δὲ τὰ ὄργανα φυσῶντας Σκλάβους μὴ εἶναι ἴστασθαι ἐκεῖσε, ἀλλ' ἀνάγειν αὐτοὺς εἰς τὰ σκαλία.

64. Marie-France Auzépy, «Les aspects matériels de la *taxis* byzantine», *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles*, Objets et insignes du pouvoir, 2007, <http://journals.openedition.org/crcv/2253>.

65. Anthony Kaldellis, *The Byzantine Republic: People and Power in New Rome*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 2015, p. 70.

Il est toutefois difficile de mesurer à quel point cette intégration représente un signe d'acculturation. Les Slaves demeurent en effet qualifiés par leur ethnonyme et non par un titre comme c'est le cas pour la plupart des Romains⁶⁶. Ce détail porte donc ombrage à toute affirmation d'intégration complète. Quel est donc l'ultime critère pour parvenir à intégrer les cercles de la romanité ? Il convient à ce titre d'évoquer le cas d'un noble du Péloponnèse nommé Nicétas Rendakis, qui est mentionné dans ces lignes du *De Thematibus* :

Le célèbre grammairien Euphemios lança une raillerie contre l'un de ceux du Péloponnèse s'enorgueillissant de sa bonne naissance, afin que je ne parle pas de basse naissance, en lançant cet iambe souvent répété : « Visage de Slave rusé ». Et cet homme était Nicétas, ayant uni par mariage Christophoros le fils du bon et honorable empereur Romain [I^{er}] à sa fille Sophia⁶⁷.

-
66. Certains étrangers, comme les Arméniens, reçoivent également des titres, mais ils demeurent explicitement identifiés comme des non-Romains.
67. *De Thematibus*, II, 6. 36-42: ὥστε τινὰ τῶν ἐκ Πελοποννήσου μέγα φρονούντα ἐπὶ τῇ αὐτοῦ εὐγενείᾳ, ἵνα μὴ λέγω δυσγενείᾳ, Εὐφῆμιον ἐκεῖνον τὸν περιβόητον γραμματικὸν ἀποσκῶναι εἰς αὐτὸν τοιτοῖ τὸ θρυλούμενον ἱαμβεῖον· Γαρασδοειδῆς ὄψις ἐσθλαβωμένη. Ἦν δὲ οὗτος Νικήτας, ὁ κηδεύσας ἐπὶ θυγατρὶ Σοφίᾳ Χριστοφόρον τὸν υἱὸν τοῦ καλοῦ Ῥωμανοῦ καὶ ἀγαθοῦ βασιλέως. Le terme γαρασδοειδῆς, qui signifie selon le *Lexikon zur byzantinischen Gräzität* «rusé» ou «sournois», est particulier dans le contexte. Le mot a en effet des racines slaves. Le terme attire depuis longtemps l'attention puisque dès 1891, une note est consacrée dans John Bagnell Bury, «Γαρασδοειδῆς», *English Historical Review*, vol.6, n.21, 1891, p. 151. Bury lie γαρασδοειδῆς au nom propre slavon Gorazd: «The adjective is coined from the Slavonic proper name, Gorazd. The successor of the Slavonic apostle, Methodios, in his Pannonian archbishopric, was a Moravian Slave, named Gorazd, of whom we may read about in Dudik (*allgemeine Geschichte Mährens*); and the name which was in use among the Slaves in Moravia may well have been in use among the Slaves in Greece. Thus Euphēmios meant that the vain Peloponnesian had the face of a Slavonic Gorazd (or Garázd), just as one might talk of 'the fiz of a high-Dutch Hans' ». Dans Speros Vryonis, «Byzantium, its Slavic Elements and their Culture (sixth to ninth century)», *Byzantinia Symmeikta*, n. 16, 2003, p. 84, un lien est plutôt dressé avec l'adjectif garazhdu, terme slavon signifiant «rusé»: «Of further interest is the fact that the scribe Euphemius must have known some Slavic, as well as ancient Greek, for he picked an appropriate Slavic epithet to describe the man's facial feature – garazhdu = sly, cunning– and was able to add a Greek adjectival ending to the Slavic word and to make it fit into the iambic meter ».

Cette mention de Nicétas constitue, comme il a déjà été affirmé, un signe d'acculturation parmi les Slaves⁶⁸. Le lien de mariage entre la fille de cet individu d'origine étrangère et un membre de la famille impériale est hautement symbolique⁶⁹. Il n'est en effet pas banal de pouvoir conclure un tel accord, surtout lorsque l'on considère les fortes restrictions édictées par Constantin VII envers les Bulgares⁷⁰. La pratique de cette cérémonie avec des Romains est donc le signe d'une intégration marquée et, dans le cas de Nicétas, la signification est d'autant plus grande qu'un individu d'origine slave s'associe aux cercles impériaux⁷¹. Une nuance doit toutefois être apportée ici, puisque l'on pourrait aisément amener en guise de critique le propos que l'empereur permet le mariage avec les Francs, et donc que cette cérémonie, en fin de compte, ne permet pas de circonscrire vraiment ceux faisant partie du cercle des Romains. Bien qu'en apparence plus proches de l'Empire que les nomades et les Bulgares, les Francs demeurent toutefois inclus parmi les «peuples faisant usage de coutumes différentes et étrangères de l'ordre romain» (*ἔθnovς παρηλλαγμένοις καὶ ξένοις ἔθεσι χρωμένοντις Ῥωμαϊκῆς καταστάσεως*)⁷². Ils ne sont pas assujettis à l'empereur et ne partagent aucune coutume avec les Romains. Le droit des Francs à se marier avec les Romains peut donc à cet égard être considéré comme exceptionnel. Leur mention constitue sans doute une façon pour l'empereur de cadrer un cas pratique, c'est-à-dire une alliance politique, dans un discours théorique et idéologique.

L'exemple de Nicétas et de son alliance par mariage vient donc ajouter une preuve additionnelle de participation slave dans les pratiques cérémonielles des Romains. Ce dernier est toutefois intéressant à un autre niveau puisqu'il met de l'avant un cas d'assimilation. Bien qu'il se fasse reprocher ses origines, Nicétas se rattache

68. Michael David Graebner, *The role of the Slavs within the Byzantine empire, 500-1018*, The State University of New Jersey, Thèse de doctorat, 1975, p. 120.

69. L'importance du mariage est, entre autres, soulignée dans Ruth Macrides, «Dynastic marriages and political kinship», dans Jonathan Shepard et Simon Franklin (éds), *Byzantine Diplomacy*, Aldershot, Ashgate Variorum, 1992, p. 263-280.

70. Voir note 52.

71. Graebner, *The role of the Slavs...*, *op. cit.*, p. 145-146.

72. *De Administrando*, 13. 114-115.

explicitement à un lignage romain et démontre par le fait même l'abandon de tout lien avec sa communauté de départ. C'est ainsi que ce Slave romanisé peut se lier par mariage avec l'empereur de l'époque et acquérir un certain pouvoir. Au-delà du christianisme et de la langue grecque, les critères profonds de l'appartenance à la romanité résident donc dans la capacité à se greffer au cercle social romain et à partager une série de marqueurs culturels. Ces considérations ethnoculturelles s'avèrent essentielles pour définir les critères d'appartenance à la romanité. Elles permettent de définir les Romains comme un *ethnos*, c'est-à-dire un peuple rattaché par des marqueurs vus comme communs. Quiconque ne les partage pas demeure confiné aux marges de la société, et ce, malgré une loyauté inconditionnelle à l'empereur.

CONCLUSION

En conclusion, cette contribution s'est affairée à explorer un volet des interactions sociales entre Romains et Slaves, à savoir le traitement qu'en fait dans ses écrits un acteur contrôlant les mécanismes de l'État romain au X^e siècle : l'empereur Constantin VII. En procédant ainsi, certains marqueurs de délimitation ont pu être soulevés et une interprétation des critères pour les franchir a pu être proposée. Pour ce faire, il faut en premier lieu être loyal au pouvoir impérial de Constantinople. Ce critère, qui a été qualifié de politique, n'est toutefois pas suffisant et doit s'accompagner d'un partage de pratiques sociales, de marqueurs culturels, de coutumes et, surtout, d'une participation active à la préservation des institutions. Ces conditions, qui sont quant à elles d'ordre ethnoculturel, permettent de voir à un autre degré les frontières que les Romains posent aux marges de leur groupe. Si ces derniers cherchent rapidement à soumettre les étrangers, comme le montrent les mesures prises pour assujettir les Slaves, ils semblent être très méticuleux lorsque vient le temps de définir toute proximité identitaire. Le rejet des Bulgares en est l'exemple le plus patent. Pour être accepté dans le cercle de la romanité, l'étranger doit d'une certaine manière abandonner toute identification à sa communauté d'origine, ce qu'a fait Nicéas en laissant de côté son passé pour jouer complètement le « jeu » de la romanité.

En somme, cette hypothèse vient répondre à la problématique des conditions d'intégration au groupe des Romains d'Orient. Celle-ci constitue un volet dans le questionnement plus large de ce que signifie être *Rhōmaioi* pour lesdits Byzantins. Les interprétations proposées dans cette étude se sont néanmoins basées sur des sources émanant des autorités impériales du X^e siècle et il serait intéressant d'aborder le point de vue des Slaves. S'ils semblent à première vue avoir été intégrés, voire romanisés, les écrits de Constantin VII n'offrent qu'une fenêtre restreinte sur l'ensemble des interactions sociales que les tribus ont eu avec les autorités de Constantinople.